



FRANCESCO
FORLANI

**Par - delà
la forêt**

Éditions Léo Scheer

Francesco Forlani

Par-delà la forêt

Mon éducation nationale

Seize minutes et cinquante secondes. C'est le temps qu'il faut pour se rendre du collège de Dreux à celui d'Anet, en traversant la forêt qui sépare les deux établissements ; l'un est qualifié de REP +, l'autre non. Francesco vient d'y être nommé pour enseigner l'italien et découvrir ce pays et son système éducatif. La réalité à laquelle il est confronté, parfois brutale, souvent attendrissante, tranche avec l'aura baroque et mélancolique de cette « sylvie obscure » peuplée d'animaux, d'arbres et de mythes. À son contact,

le récit du quotidien morne et répétitif du professeur et poète se métamorphose, entre allégories affectueuses et désabusées de l'adolescence, et peinture savoureuse de l'Éducation nationale.

Originaire de Naples, Francesco Forlani est traducteur, écrivain et poète, en France comme en Italie. Depuis trois ans, il est professeur d'italien contractuel dans les académies de Versailles et Orléans-Tours.

EAN numérique : 978-2-7561-1321-0

EAN livre papier : 9782756113197

Illustration de couverture :
Michel Pinosa, sans titre, encre sur papier, 2019.

www.leoscheer.com

DU MÊME AUTEUR

Métamorphoses, Nicolas Philippe, 2002

Penultimi / Pénultièmes, Miraggi, 2019

© Éditions Léo Scheer, 2020

www.leoscheer.com

FRANCESCO FORLANI

PAR-DELÀ LA FORÊT

Mon éducation nationale

Éditions Léo Scheer

À Yvonne Baby

*Parce qu'elle a la chance
d'avoir dans son nom
le destin d'une enfant éternelle*

*Parturient montes,
nascetur ridiculus mus*
HORACE, *Ars poetica*, vers 139

*Et jamais je n'ai senti, si avant, à la fois mon détachement
de moi-même et ma présence au monde.*
Albert CAMUS, « Le vent à Djémila », *Noces*.

*Se ti cambiano il nome è per dimenticare che
qualcosa non funziona nella cosa stessa.*
Umberto ECO, *Pistola dell'ostrega*

*Si on fait ce métier,
c'est parce que quelqu'un nous en a fait rêver.*
Sandrine, prof d'EPS

I Ouverture

C'est une journée ensoleillée. Pourtant, les yeux ne recherchent pas la lumière du jour avec avidité. Ils viennent de traverser le noir de la nuit qui s'achève en douceur, puis de se protéger du néon qui frappe l'esprit avec la même insouciance que les contrôleurs à la casquette colorée. L'automne est passé, l'hiver aussi, le printemps quant à lui se termine. En ce mois de juin, la France entière, tout Paris et même une partie de moi, à 6 heures du matin, peuvent se réjouir de cette belle matinée. Le train semble respirer, vivre une nouvelle saison et son rythme résonne avec vivacité, comme s'il avançait à l'abri de tout risque d'accident, retardement, suppression, grève. Dreux est à neuf arrêts de là. L'école est finie. Ou presque.

 Tout avait commencé à l'automne...

II

Motivés, motivés

Quand j'ai demandé à mon amie libraire, Patrizia, comment faire pour monter un dossier afin d'intégrer l'Éducation nationale et rédiger ma candidature pour un poste d'enseignant (non titulaire), elle m'a répondu qu'il fallait absolument rencontrer Romina, présidente de l'Association des professeurs d'italien d'Île-de-France. Nous nous sommes rencontrés à la Tour de Babel, la librairie italienne dans le Marais, et, après une longue et aimable conversation sur un terrain jusque-là pour moi inconnu, que nous avons arpenté ensemble, armés de son expérience, il m'a semblé que j'étais prêt pour franchir la première étape de mon voyage, « au milieu du chemin de ma vie » : ma lettre de candidature.

Madame, Monsieur,

J'ai toujours pensé que le monde du travail se partage entre métiers et professions. Depuis bien longtemps, j'étais convaincu que, dans certains domaines, c'était plutôt le métier qui comptait que la profession – par exemple, concernant la formation des jeunes ou l'enseignement de la littérature. Pendant mes années d'enseignement, j'ai toujours accordé à la passion pour la discipline, au désir de transmettre des

compétences, à l'envie de partager des savoirs, et surtout au besoin d'évoluer en tant que pédagogue et citoyen, une place prédominante (que ce soit dans mes choix ou dans ma pratique). Bien évidemment, la passion doit s'accompagner de rigueur, d'organisation, de discipline, qualités qu'on identifie habituellement à l'aptitude professionnelle mais qui, à mon avis, s'exercent naturellement dans un métier. En Italie, surtout dans le Sud, on dit d'une chose bien faite qu'elle est « una cosa fatta a mestiere » ; le mot « métier » est alors employé au sens de « métier d'art ».

On me décrit souvent comme un passeur, ce fut encore le cas au printemps dernier, à l'occasion d'une rencontre à la Maison de la poésie, à Paris, en raison de cette vocation que j'ai faite mienne, et qui consiste à faire connaître, de l'Italie à la France et vice-versa, des expériences littéraires et culturelles qui méritent d'être connues dans les deux pays, d'être mises à la disposition des lecteurs français comme des lecteurs italiens. Quand j'ai décidé de revenir en France, il y a trois ans, c'était pour devenir membre de l'une des plus belles communautés culturelles au monde. Par l'exercice de mon métier, j'aimerais apporter ma contribution à la collectivité.

En espérant vous faire éprouver la profonde sincérité de ma demande dans le cadre d'un entretien, je vous prie de croire, Madame, Monsieur, à l'expression de mes sentiments respectueux.

III

L'arbre et la forêt

C'est entendu, *l'arbre cache la forêt*. Un proverbe sud-africain dit même textuellement : *Quand un arbre tombe, on l'entend ; quand la forêt pousse, pas un bruit*. Je me rappelle très bien du 26 décembre 1999, lorsqu'une bonne moitié du bois de Vincennes a été ravagé par des vents puissants, implacables, une tempête d'une violence encore jamais vue, nommée Lothar par les Allemands.

En réalité, deux cyclones avaient fondu sur l'Europe, l'un était Lothar et l'autre Martin, provoquant plusieurs milliards de dollars de dommages et la mort de cent quarante personnes. Je me souviens des deux morts en Suisse dans une cabine de téléphérique tombée à cause d'un arbre renversé par le vent. Je me rappelle que les journaux de l'époque y avaient vu des signes clairs de l'apocalypse annoncée avec l'entrée dans l'an 2000, le nouveau millénaire à nos portes.

J'avais débarqué à Orly le lendemain, mon vol était l'un des tout premiers à avoir pu atterrir, et l'aéroport offrait le triste spectacle de nombreux dégâts, ainsi qu'un vague sentiment d'impuissance. Rien à voir cependant avec le spectacle qui s'était présenté à nos yeux peu des jours

après, lorsqu'avec une amie, nous nous étions promenés dans le bois de Vincennes. Je n'avais jamais vu de ma vie autant d'arbres renversés. On a parfois, en automne, la même impression, quand le feuillage laisse paraître toutes les branches et les rameaux, pareils au système nerveux humain ainsi qu'on l'a appris en cours de SVT à l'école. Mais là, c'était différent. Car la fraîcheur et la finesse de ces racines en plein air donnaient le sentiment de contempler un visage humain dans toute sa nudité. Platon avait d'ailleurs écrit dans le *Timée* : « L'homme est une plante céleste, ce qui signifie qu'il est identique à un arbre inversé, dont les racines tendent vers le ciel et les branches s'abaissent vers la terre. »

J'ai cru alors entendre le cri des arbres. Un peu comme, dans la profondeur des tranchées, on pouvait entendre pendant des nuits entières les hurlements des soldats blessés, agonisant entre les lignes ennemies. Mais je me souviens aussi d'avoir ressenti la grande solitude des arbustes qui avaient survécu à la tempête, sans que personne prenne en charge leur désarroi, leur humble honte de l'avoir échappé belle.

Entre une cour d'école et la cour d'un tribunal, il y a une proximité à la fois lexicale et substantielle. L'essentiel d'un procès se passe dans une *cour* et nous, les professeurs, nous sommes les juges des enfants, nous décrétons par de simples chiffres, tout au long de nos *cours*, que les conditions de départ de leur destin sont défavorables, pour ne pas dire désastreuses, ou bien qu'ils monteront le long

de l'échelle sociale, s'ils ont la volonté et la force de s'en sortir, par les seuls moyens dont ils disposent : le savoir et l'éducation.

Quand je les vois tous devant moi, en nombre variable selon les classes et les établissements, je me sens comme face à une forêt. Il faut dire que je les note sur *vingt*, et que nous autres Italiens avons du mal à prononcer correctement ce chiffre, au point qu'il ressemble bien souvent dans notre bouche à ce phénomène naturel, parfois terriblement destructeur, qu'est le *vent*.

J'ai aussi eu du mal à me souvenir de leurs noms, tout au long du premier trimestre, comme cela m'arrive avec le nom des plantes qui peuplent nos allées citadines. Cette forêt d'élèves est comme celle à Dreux qui coupe le territoire en deux, déterminant ainsi un en-deçà et un au-delà de la forêt. D'un côté, à Dreux, il y a un collège classé REP+ et, de l'autre, un collège qui ne l'est pas. D'un côté, une cour animée par des enfants, jeunes filles et garçons à la peau teinte selon une palette qui contient du noir, du brun, du mat, du gris, du jaune, du blanc. De l'autre, une majorité de blancs.

La forêt de Dreux, également appelée localement « forêt d'Anet », est une forêt domaniale française couvrant une superficie d'environ 3 300 hectares au nord du département d'Eure-et-Loir, entre Dreux et Anet.

Je lis dans la même encyclopédie que deux polissoirs y indiquent une présence humaine dès l'âge du Néolithique. Ce que l'on y perçoit cependant, c'est surtout l'écho de la vénerie, également appelée « chasse à courre » ou encore « chasse à courre, à cor et à cri », et même « chasse à bruit » (*venatio clamosa*) ou « chasse par force ». Le pavillon octogonal construit au XVIII^e siècle et qui trône au milieu de la commune d'Abondant servait de lieu de rendez-vous aux rois, tous ceux de France y sont passés. De la terrasse, les dames pouvaient y admirer leurs cavaliers.

Cela me rappelle quelque chose de précis, dont je n'arrive pourtant pas à retrouver le nom. « Si un arbre tombe dans une forêt et qu'il n'y a personne, cela fait-il du bruit ? » Techniquement, oui, l'arbre fait du bruit. Mais s'il n'y a personne pour l'entendre, naturellement, non. Les choses, autrement dit, se font avec ou sans bruit, avec ou sans nous, mais elles ont lieu quand même. Alors, si la forêt est une classe, un professeur et son élève sont-ils des arbres ? Et si l'un des deux tombe ?

IV

La cour

La salle des profs, tu le sais, est au rez-de-chaussée. Il y a deux pièces, une avec les ordinateurs et des divans tout le long des cloisons, l'autre, séparée par des casiers métalliques, avec ses trois tables alignées côte à côte, qui servent pour les repas. Tu frappes à la porte vitrée chaque fois que tu dois rendre des devoirs, des documents ou simplement pour présenter tes excuses aux profs de maths, de LV1, LV2, d'histoire, et c'est pour ça que lorsque l'un de nous passe devant et t'ouvre, tu demandes à parler à M. ou Mme Maths, LV1, LV2, Histoire. Il y a quinze ans, j'ai traduit en italien *L'Enseignement de l'ignorance* de Jean-Claude Michéa. « Quels enfants allons-nous laisser à notre monde ? » plutôt que « Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ? » voilà la question posée par le philosophe Günther Anders au cœur de ce voyage à travers le monde de l'éducation. Certes, tu n'es plus un enfant, mais maintenant que nous sommes l'un en face de l'autre, je dois quand même te faire un aveu. Dans le livre de mon ami philosophe, il y a ce passage qui est resté gravé à jamais dans ma mémoire :

La seule chose qui m'ennuie, c'est que tout ce travail de l'enseignant est presque invisible de l'extérieur. Je ne pourrai jamais empêcher ma marchande de fruits et légumes des halles Castellane, l'excellente Élisabeth, chaque fois que je quitte le lycée pour me rendre à la bibliothèque Sarrau, de me saluer d'un joyeux « Alors, m'sieur Michéa, toujours à se promener. C'est vrai que vous êtes tout le temps en vacances ! »

D'ailleurs, si l'on voulait mesurer la quantité réelle de travail que doit déployer un enseignant sérieux, il suffirait de jeter un coup d'œil dans son armoire à pharmacie.

Eh bien, cher élève, mon semblable, tu ne vas pas me croire mais depuis le premier jour de ma prise de fonctions dans les deux collèges, il y a eu des moments, lors de la grande récré, au cours desquels je me suis retrouvé à lorgner dans le casier ouvert d'un collègue, convaincu d'y voir, bien rangées par ordre alphabétique, des boîtes de Daparox, Dumirox, Euthimil, Prozac, Seroxac, Tatig, Zoloft, comme autrefois Zeus, Dionysos, Poséidon et Aphrodite, nouvelles divinités de l'Olympe contemporain. Eh bien non, je t'assure que dans ces casiers, tu ne trouveras aucun de ces dieux. La seule trace métaphysique qu'on y trouve, ce sont les circulaires de l'Académie et les appels à la grève des syndicats. À part ça, ils débordent de vos devoirs à corriger, de vos petits cadeaux en forme de lettres attentionnées et gracieuses que nous gardons comme un trophée arraché au terme des jours passés ensemble dans une classe.

Dans son coin, la machine à café domine toute la salle. Mon premier contact avec un membre du corps enseignant a d'ailleurs en lieu devant ce monolithe kubrickien. Guillaume, prof d'histoire, italien du côté de sa mère, s'approche et, après les présentations, me demande si je pourrai résister à l'épreuve la plus difficile ici, pour un Italien.

« C'est-à-dire ? »

— Le café, non ?

— Ah, lui ai-je répondu, il suffit de penser que ça n'en est pas, que c'est une boisson exotique bizarre, sans nom identifiable ni effet toxique particulier.

— Je fais pareil avec la météo. Il y a des jours, au printemps, où le temps est pourri mais, au lieu de me laisser abattre par la chose, je me dis que tout compte fait, elle n'est pas si mal que ça, cette journée de novembre, même si on est le quinze avril. »

« Tu veux un café... »

Je n'ai pas encore terminé ma phrase que Guillaume, prof d'histoire en sixième, quatrième et troisième, me fait savoir qu'il m'a pris en flagrant délit. Je corrige aussitôt le tir.

« Tu veux du *fake* ? »

Nous rions à l'italienne, en rital, et puis il ajoute : *Fake* expresso.

Il est 10 heures, et c'est à 10 heures pile que la sonnerie retentit. J'ai déjà mis une pièce de cinquante centimes et je ne sais pas si je peux continuer. Il me dit d'y aller, que

nous avons le temps. Et alors, il me communique une des règles fondamentales du collège – il me donnera par la suite son décalogue sur papier jauni, dans une calligraphie du XIX^e siècle, édictant les lois tacites, absentes de tout programme officiel mais aussi incontournables que les remarques dictées par le ministre de l'Éducation nationale à l'ensemble de ses fonctionnaires. Il s'agit d'un savoir appris sur le tas et qui se révèle, en toute occasion, infaillible.

« Tu sais, Francesco, il ne faut jamais entrer dans la cour avant que la sonnerie ait fini de retentir. La cour, pendant toute la durée de la récré, c'est leur domaine, nous sommes indésirables dans cet espace, cette *zona franca*. Bien évidemment, sur les bords du terrain, il y a les assistants d'éducation, pour contrôler que de simples bagarres ne se transforment pas en conflits nucléaires, mais pour eux, c'est différent : ils sont tolérés. Ce sont un peu les grands frères et les grandes sœurs. Nous, les professeurs, nous sommes plutôt les parents (là, il me regarde, comme pour scruter de plus près mon âge). Ou les *papis*. »

Il a raison : j'ai cinquante ans et j'ai pu observer que lui, qui compte pourtant parmi les plus vieux de mes collègues, dépasse à peine la trentaine.

Je sélectionne son expresso, la machine se met en route, la fin de la récré sonne, le sucre tombe dans le verre en plastique. Guillaume prend le gobelet et commence à

siroter, imperturbable, son *fake*. La sonnerie continue, il termine sa boisson, jette le récipient vide dans la poubelle à côté et c'est à ce moment précis qu'il me regarde en me faisant signe d'y aller.

« *Andiamo* », dit-il en laissant d'abord passer la professeure d'anglais, tout en me la présentant, « Lucie, Francesco, *piacere* », nous nous acheminons vers la cour.

Je porte un costume, cravate et un chapeau Borsalino que mon inspecteur m'a autorisé à garder pendant les cours – à condition, évidemment, que la direction soit d'accord. Il s'agit d'un complet clair acheté à Montpellier pendant les soldes avec l'argent gagné grâce à une soirée littéraire et musicale organisée par ma copine Geneviève. C'est elle qui m'avait présenté, à la fin du siècle dernier, à Jean-Claude Michéa, et c'est grâce à elle qu'on est devenus amis et que j'ai pu traduire en italien *L'Enseignement de l'ignorance*. C'est encore elle qui m'avait offert un nouveau costume pour que je ne détonne pas lors de mon premier jour d'école, et je me sens comme Pinocchio à qui Geppetto viendrait de fabriquer une jolie tenue, capable de résister au tsunami des collégiens.

Quand j'entre dans la cour, je découvre un monde que j'arrive à peine à distinguer : des visages, des cadres dessinés sur le sol portant un chiffre qui correspond à une salle de classe. Et c'est alors que j'entends retentir, au

niveau du premier étage, la voix d'un ou peut-être deux gamins, qui crie très fort : « Wesh, y a un mariage ! »

Lucie et Guillaume se retournent vers moi. Oui, c'est vraiment ça : je suis invité pour une cérémonie, ou, en tout cas, je suis habillé comme si j'y allais. Alors, sans trop réfléchir, j'éclate d'un rire à la fois spontané et joyeux. Tout le monde fait pareil. Et c'est ainsi que j'ai conquis la cour.

Sommaire

<u>I. Ouverture.....</u>	<u>9</u>
<u>II. Motivés, motivés.....</u>	<u>10</u>
<u>III. L'arbre et la forêt.....</u>	<u>12</u>
<u>IV. La cour.....</u>	<u>16</u>
<u>V. Le décalogue.....</u>	<u>22</u>
<u>VI. Diane et Actéon.....</u>	<u>26</u>
<u>VII. ZEP, REP, RAR, <i>soleil!</i>.....</u>	<u>32</u>
<u>VIII. Une <i>nuit grave!</i>.....</u>	<u>38</u>
<u>IX. B-side.....</u>	<u>43</u>
<u>X. Autostop.....</u>	<u>49</u>
<u>XI. Le cerf volant.....</u>	<u>57</u>
<u>XII. Le saut.....</u>	<u>65</u>
<u>XIII. Surveiller et se punir.....</u>	<u>73</u>
<u>XIV. Be-Zen.....</u>	<u>80</u>
<u>XV. Train de vie.....</u>	<u>88</u>
<u>XVI. Les apparents.....</u>	<u>93</u>
<u>XVII. Climax scolaire.....</u>	<u>99</u>
<u>XVIII. Mont et souris.....</u>	<u>105</u>
<u>XIX. Luce !.....</u>	<u>112</u>
<u>XX. La vie scolaire, à l'A.I.D.....</u>	<u>118</u>
<u>XXI. Le loup-garou.....</u>	<u>124</u>
<u>XXII. La grande récré.....</u>	<u>129</u>

<u>XXIII. Minutage des dieux.....</u>	<u>134</u>
<u>XXIV. Les astres étaient alignés.....</u>	<u>142</u>
<u>Épilogue.....</u>	<u>147</u>
<u>Remerciements.....</u>	<u>149</u>
<u>Epilogo.....</u>	<u>151</u>